

Chapitre 11

America

Un nouveau monde ?

En 1492, Christophe Colomb se disait convaincu d'avoir débarqué en Orient. Se fiant au récit de Marco Polo, qui datait de la fin du XIII^e siècle, et surtout à l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly, rédigé vers 1410, le marin génois ne pensait pas découvrir, mais reconnaître. Il s'attendait à rencontrer le Grand Khan, dans sa cour magnifique, non des hommes nus à la peau cuivrée. Lors de son deuxième voyage, il fit même jurer à ses matelots, sous peine d'avoir la langue coupée, que Cuba n'était pas une île, mais un continent, car il ne pouvait envisager d'être arrivé ailleurs qu'en Asie.

Tout au long de ses quatre voyages entrepris entre 1492 et 1504, Colomb s'est montré obsédé par la quête de l'or. Cette fascination s'expliquait par la nécessité qu'avait le navigateur de justifier son entreprise et d'assurer son propre prestige. Mais il s'agissait aussi, sans doute de façon plus profonde, d'un objectif participant d'une idéologie religieuse. L'or devait permettre de financer la croisade qui aboutirait à la reprise de Jérusalem et au triomphe du Christ. Avant d'atteindre ce but ultime, Colomb escomptait convertir le Khan de Chine et accéder

aux richesses de l'Inde. Pour le navigateur, ce rêve était plus beau que la découverte d'un continent inconnu.

Dans sa quête fabuleuse, Colomb a rencontré des paysages extraordinaires qui évoquaient le paradis terrestre, et dès son premier voyage, il n'a pas manqué de rapporter que « ces vallées comme les hauteurs étaient couvertes d'arbres si grands et si verts que c'était un spectacle paradisiaque¹ ». Dans ce monde toujours vert, vivaient des hommes et des femmes à la physionomie harmonieuse, nus comme avant la Chute, au caractère paisible. Lors de son troisième voyage, en 1498, la quête du paradis terrestre se transforma en une véritable idée fixe. Suivant la tradition, l'Éden perdu se situait en effet en Orient et près de l'équateur. Comme il se rapprochait des basses latitudes et que le climat lui apparaissait particulièrement doux, Colomb, après avoir caboté le long des côtes vénézuéliennes, annonça aux Rois Catholiques qu'il venait de faire une découverte merveilleuse :

[...] je crois que c'est là qu'est le paradis terrestre, que personne ne peut atteindre hors de la volonté divine. Et je crois que cette terre que Vos Altesses ont donné l'ordre de découvrir est immense, et qu'il y en a beaucoup d'autres au midi, dont jamais on n'a entendu parler [...]. Mais quant à moi, je tiens pour assuré en mon âme que là où je l'ai dit se trouve le paradis terrestre, et je m'appuie sur les raisons et les autorités énoncées plus haut².

À la mort de Colomb, en mai 1506, le Nouveau Monde n'avait pas encore de nom. Le terme apparaît pour la première fois dans la *Cosmographiae Introductio* (*Introduction à la cosmographie*) publiée en avril 1507 par un groupe d'érudits de Saint-Dié, dans le duché de Lorraine. Le rédacteur principal de l'ouvrage s'appelait Matthias Ringmann, et la carte, en forme de fuseaux, qui figurait dans ce petit volume, avait été dessinée par

un jeune géographe originaire de Fribourg-en-Brigau, Martin Waldseemüller. L'ouvrage connut un succès immédiat et fut réimprimé plusieurs fois au cours de l'année. Cette publication était accompagnée par celle d'un immense planisphère (*Universalis Cosmographia*) composé de douze feuilles de 45 x 60 centimètres chacune, qui avait été lui aussi conçu par Waldseemüller, dans lequel le mot *America* servait également à désigner le continent sud-américain.

Waldseemüller et Ringmann ont baptisé le nouveau continent *America* en hommage à Amerigo Vespucci, un navigateur d'origine florentine ayant accompli quatre voyages à travers l'Atlantique entre 1497 et 1504. À l'issue de son second voyage, en 1500, Vespucci pensait encore, comme Colomb, être parvenu aux confins de l'Asie, mais deux ans plus tard, au retour de son troisième voyage, lors duquel il avait longé les côtes du Brésil sur plusieurs milliers de kilomètres, il avait changé d'avis : ces terres nouvelles constituaient certainement un nouveau continent.

Cette conviction fut affirmée publiquement en 1504 avec la parution à Paris d'un ouvrage latin intitulé *Mundus Novus*. Ce petit livre retraçait le voyage réalisé par Vespucci sur ordre du roi portugais Manuel I^{er} en 1501-1502. Il y était soutenu que les « nouveaux pays » récemment explorés constituaient une quatrième partie du monde, différente de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, que les Anciens ignoraient :

Il est légitime de les appeler Nouveau Monde, car dans les temps passés on n'a eu connaissance d'aucun d'entre eux, et pour tous ceux qui en entendront parler ce sera une chose tout à fait nouvelle, car cela dépasse les estimations de nos ancêtres, étant donné que la plupart d'entre eux disent qu'au-delà de la ligne

équinoxiale et vers le midi, il n'y a pas de continent mais seulement une mer qu'ils appelèrent Atlantique³.

Le *Mundus Novus*, dont Vespucci n'était pas le véritable rédacteur, mais qui s'inspirait de lettres écrites par le navigateur fut immédiatement réédité à Augsbourg, à Bâle et à Strasbourg, et l'année suivante Ringmann le fit réimprimer. Après avoir servi le roi de Portugal, Vespucci revint en Espagne et il mourut à Séville en février 1512, peut-être sans savoir que son prénom servait désormais à désigner la « quatrième partie du monde ».

Le géographe Waldseemüller, qui avait apposé le mot *America* sur la carte publiée en 1507, semble avoir été effrayé par son audace, car dans les rééditions de son planisphère l'appellation disparaît, pour être remplacée par celles, plus neutres, de *Terra incognita* (1513) ou de *Terra nova* (1516). Malgré cela, le mot se diffusa. Il apparaît sur un globe réalisé par un géographe de Nuremberg, Johannes Schöner, en 1515, qui publia également un petit livre (*Luculentissima quaedam terrae totius descriptio*) dans lequel il notait que le mot était désormais employé couramment. Sur le planisphère publié en 1520 (*Tipus orbis universalis*) par Peter Apian, un jeune savant allemand passionné par la cosmographie et l'astronomie, l'Amérique du Sud est également appelée *America*. Un autre érudit allemand, Sebastian Münster, utilisa l'appellation *America Terra Nova* dans un planisphère publié à Bâle en 1532. Le Nouveau Monde n'aurait désormais plus d'autre nom.

Conquête et exploitation des îles

L'Amérique commençait à faire rêver les Européens. Colomb et Vespucci, qui se disaient guidés par Dieu pour accomplir leurs découvertes, décrivaient le continent ultramarin comme un véritable paradis et s'émerveillaient devant sa flore et sa faune. Dans le *Mundus Novus*, on fait dire à Vespucci que « ce qui est certain, c'est que si le Paradis Terrestre se trouve quelque part sur la terre, [...] il ne doit pas être loin de ces pays⁴ ». Le texte décrit les indigènes comme des êtres vivant dans un état de nature, sans lois ni religion. Il n'est pas caché que certains d'entre eux sont anthropophages, mais on insiste surtout sur leur caractère doux et affable.

Bien qu'il rêvât du paradis perdu, Vespucci ne se sentait pas animé par l'esprit d'évangélisation et par la soif d'accumulation de richesses qui poussaient Colomb dans ses aventures. Moins idéaliste et plus pragmatique que le Génois, le Florentin ne cherchait ni à christianiser les Indiens, ni à se lancer dans la quête effrénée de l'or. Il se comportait non comme un conquérant, mais comme un navigateur avant tout soucieux de découvrir le passage maritime vers l'Asie. Particulièrement réputé pour ses qualités d'astronome, il fut nommé *piloto mayor* de la *Casa de Contratación* de Séville, l'administration royale chargée de contrôler les relations avec le Nouveau Monde.

Fondée dès 1503, la *Casa de Contratación* percevait le *quinto real*, impôt de 20 % pesant sur les cargaisons rapportées du Nouveau Monde. À partir de 1511, cette administration fut également chargée de juger tous les délits concernant le commerce des Indes. Elle constituait par ailleurs une sorte d'école de navigation sous l'autorité du *piloto mayor*, et était responsable de la sécurité des

bâtiments se rendant aux « Indes ». C'est pourquoi, en 1513, elle arma deux navires qui devaient protéger les alentours de Cuba des pirates français.

Peuplée d'environ 70 000 habitants, Séville apparaissait alors comme une grande ville cosmopolite. On y rencontrait des migrants castillans, des Morisques, des Africains, des Canariens, des Génois, des Grecs, des Levantins... Les esclaves y étaient nombreux. La cité, située à 84 km de la côte, se trouvait au cœur d'un arrière-pays très fertile, ce qui lui permettait d'approvisionner les flottes en blé, en vin et en huile. Au début du xvi^e siècle, les navires avaient un tonnage suffisamment faible pour descendre et remonter le Guadalquivir, sur lequel les installations portuaires demeuraient primitives : il n'y avait pas de quais, seulement des pontons en bois, et le fleuve ne pouvait être franchi que sur un pont de barques. Les opérations de radoub et de réparation les plus délicates étaient réalisées en aval, à San Juan de Aznalfarache. Si les bâtiments avaient l'obligation d'accoster à Séville, à l'issue de leur voyage américain, ils pouvaient, à l'aller, charger leurs marchandises à Sanlúcar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir, ou à Cadix. Le voyage aller, via les îles atlantiques, durait deux mois ; le retour était plus rapide car les voiliers empruntaient une route plus septentrionale sur laquelle ils bénéficiaient de vents d'ouest favorables.

Les échanges avec les îles américaines se développèrent jusqu'aux années 1510, avant de stagner, puis de régresser à partir des années 1530. C'est d'abord à Hispaniola (Saint-Domingue), que les conquérants s'installèrent. Colomb avait abordé au nord-ouest de l'île lors de son premier voyage, en décembre 1492. Quelques dizaines d'Espagnols s'y étaient installés, mais ils furent tous tués

par les Tainos. Lors de son second voyage, Colomb revint à Hispaniola avec une vaste armada de dix-sept navires embarquant 1 500 hommes (mais aucune femme) et du bétail. Le but était de fonder une colonie permanente. L'enthousiasme suscité par cette expédition était tel qu'on avait dû refuser des volontaires. Colomb confia le commandement de l'île à son frère Bartolomeo. Les Espagnols s'établirent d'abord sur la côte nord, à La Isabela, en janvier 1494, mais ils y souffrirent tellement de la faim et de la maladie qu'ils finirent par abandonner le site au profit de Concepción de La Vega, à l'intérieur des terres, dans la vallée de la Vega Real. Longtemps, personne n'osa approcher les ruines de La Isabela qui, disait-on, étaient hantées par les fantômes des Espagnols qui y avaient trouvé la mort. Les Tainos cherchèrent à repousser les colons mais ils furent vaincus. Une deuxième ville fut fondée par les conquérants en 1496, sur la côte sud cette fois, au bord du fleuve Ozama, qui fut nommée La Nueva Isabela.

La gestion d'Hispaniola se révéla désastreuse. Colomb et ses frères, Bartolomeo et Giacomo, exigeaient des Tainos qu'ils fournissent de l'or et travaillent pour les colons. Le mécontentement était tel que Colomb fut obligé de rentrer en Espagne en 1496 pour se justifier devant les autorités royales. Il repartit pour le Nouveau Monde en 1498, explorant cette fois une partie de la côte vénézuélienne.

Les Rois Catholiques désignèrent Francisco de Bobadilla pour restaurer l'ordre à Hispaniola. Pourvu des pleins pouvoirs, ce commandeur de l'ordre de Calatrava arriva dans l'île en août 1500. Il fit arrêter Colomb et ses frères, qu'il renvoya en Espagne enchaînés. Colomb parvint à convaincre les Rois Catholiques que Bobadilla

s'en prenait à lui pour des motifs personnels et qu'il cherchait à s'emparer de ses biens. Il fut libéré et autorisé à préparer une nouvelle expédition. Pendant ce temps, Bobadilla organisait une première forme de répartition des terres et des Indiens entre les conquérants. Il fut remplacé en 1502 par un commandeur de l'ordre d'Alcántara nommé Nicolás de Ovando.

Le nouveau gouverneur espagnol menait une immense flotte de trente-deux navires, la plus grande jamais réunie, embarquant 2 500 colons (et toujours pas de femmes). La moitié d'entre eux venaient d'Estrémadure, cette province aride du sud-ouest de l'Espagne. Seize frères franciscains étaient présents. Participaient également à l'expédition deux jeunes gens promis à un grand avenir dans le Nouveau Monde : Francisco Pizarro, un soldat de 24 ans revenant d'Italie, et Bartolomé de Las Casas, un garçon de 18 ans, fils d'un marchand sévillan ayant voyagé avec Christophe Colomb. On emmenait également une soixantaine de chevaux.

Le convoi, qui avait levé l'ancre à Sanlúcar de Barrameda le 13 février 1502, accosta à Hispaniola le 15 avril. Les Espagnols s'établirent face à La Nueva Isabela, de l'autre côté du fleuve Ozama, à un endroit qu'ils baptisèrent Santo Domingo. Le site allait devenir la capitale de l'île. Ovando dut « pacifier » le territoire car les Indiens avaient pris les armes contre les conquérants qui les forçaient à travailler dans des conditions inhumaines. Après avoir mené de très violentes opérations contre les Tainos, Ovando fit de l'évangélisation l'objectif premier de la conquête, conformément aux ordres des Rois Catholiques. Il mena également une véritable politique de colonisation, créant des *villas*, bourgades dans lesquelles les colons devaient s'installer, et encourageant

les unions avec les Indiennes, qu'il jugeait utiles non seulement pour fixer les Espagnols, mais également pour faciliter la christianisation des indigènes. En 1514, le tiers des colons étaient mariés à des Indiennes. Ovando soumit également la population au travail forcé. Il en reçut l'autorisation de la reine de Castille le 20 décembre 1503. Le texte royal insistait sur l'obligation de travailler à la collecte de l'or. Juridiquement, les Indiens n'étaient pas censés être réduits en esclavage s'ils ne résistaient pas, mais ils devaient être « confiés » aux conquérants. Ce *repartimiento* de la main-d'œuvre s'inscrivait dans le cadre de l'*encomienda*, système qui avait été pratiqué en Espagne au temps de la Reconquête. Il s'agissait alors de terres prises aux musulmans qui étaient distribuées aux conquérants appartenant aux ordres militaires. Au Nouveau Monde, l'*encomienda* allait consister non plus en terres, mais en hommes. Les *encomenderos* recevaient une dotation d'Indiens, qui travaillaient gratuitement pour eux et qu'ils devaient évangéliser.

En quelques années, la population de la grande île d'Hispaniola fut décimée par les opérations militaires et par les conditions de travail inhumaines imposées aux Indiens, notamment dans la collecte de l'or. Par ailleurs, les porcs importés par les Espagnols détruisaient les cultures vivrières. Les suicides collectifs se multipliaient : les Indiens se pendaient ou s'empoisonnaient pour échapper à cet enfer. On déporta 40 000 habitants des Bahamas pour repeupler Hispaniola. Mais rien n'y faisait.

Les violences et la destruction des cadres sociaux traditionnels n'étaient pas les seuls responsables de la dépopulation. Les microbes européens provoquèrent un choc démographique sans précédent. La rougeole, la variole et le typhus, puis la malaria, firent des ravages inouïs. La

population indienne d'Hispaniola s'effondra en quelques années, passant d'au moins 500 000, voire un million de personnes à la veille de la colonisation, à seulement 60 000 en 1508, puis 34 000 en 1510, 26 000 en 1514, 18 000 en 1518 et à peine 2 000 en 1542. Alors que les Amériques tout entières abritaient environ 80 millions d'habitants à la fin du xv^e siècle, il n'y en avait sans doute plus que 10 en 1550. C'est en raison du caractère radical de cette dépopulation qu'on commença à faire venir à Hispaniola des esclaves africains dès 1502. Ils allaient travailler en particulier dans les champs de canne à sucre, plante importée des Canaries.

Diego Colomb, le fils de Christophe, succéda à Ovando comme gouverneur des Indes. Il débarqua à Hispaniola en juillet 1509 et deux ans plus tard recevait le prestigieux titre d'amiral et vice-roi que son père avait détenu avant lui. Il avait pour lieutenant Diego Velázquez de Cuéllar, un capitaine qui avait accompagné Colomb lors de sa seconde expédition, après avoir participé à la reconquête de Grenade. Velázquez s'enrichit considérablement à Hispaniola, puis se lança à la conquête de Cuba à partir de 1511. L'île fut explorée et l'on y fonda les villes portuaires de Baracoa au nord-est (1512), Santiago de Cuba au sud-est (1514) et La Havane à l'ouest, d'abord sur la côte sud (1515) puis, après abandon du site initial, sur la côte nord (1519). L'or attirait les colons, mais il n'était pas très abondant. Comme à Hispaniola, on procéda à la « répartition » des Indiens et les peuples autochtones furent rapidement décimés.

Le statut des Indiens

Assez rapidement, les mauvais traitements infligés aux Amérindiens suscitèrent la désapprobation de la part de certains ecclésiastiques, et même de la reine Isabelle de Castille. Les dominicains, qui s'étaient installés à Santo Domingo en septembre 1510, commençaient à prêcher contre la cruauté des conquérants qui rendait impossible l'évangélisation des Tainos. Le 21 décembre 1511, dernier dimanche de l'Avent, frère Antón Montesinos osa interpellé les notables de Santo Domingo qui écoutaient son sermon, parmi lesquels figurait Diego Colomb lui-même. Commentant l'évangile du jour, *Vox clamantis in deserto* (Jn 1, 23), il proclama que les Indiens étaient des êtres humains pourvus d'une âme et exigea leur libération :

C'est pour vous apprendre cela que je suis monté ici, moi qui suis la voix du Christ dans le désert de cette île [...]. Cette voix signifie que vous êtes tous en état de péché mortel, dans lequel vous vivez et mourez à cause de la cruauté et de la tyrannie dont vous faites preuve à l'égard de ces innocentes nations. De quel droit et au nom de quelle justice tenez-vous ces Indiens dans une servitude aussi cruelle et aussi horrible ? De quelle autorité avez-vous fait des guerres aussi détestables à des gens qui vivaient de manière inoffensive et pacifique dans leurs pays, et que vous avez, par des morts et des massacres inouïs, anéantis en nombre infini ? Comment pouvez-vous les opprimer et les épuiser ainsi, sans leur donner à manger ni les soigner lorsqu'ils sont malades, par les travaux excessifs que vous leur imposez et qui les font mourir, et il serait plus juste de dire que vous les tuez pour extraire et acquérir votre or chaque jour ? Et quel souci avez-vous de les évangéliser et qu'ils connaissent Dieu leur créateur, qu'ils soient baptisés, entendent la messe et sanctifient les fêtes et les dimanches ? Ces gens ne sont-ils pas des hommes ? N'ont-ils pas

une âme rationnelle ? [...] Soyez certains que dans l'état où vous êtes, vous ne pouvez pas plus être sauvés que les Maures ou les Turcs qui n'ont pas ou refusent la foi de Jésus-Christ⁵.

Cette intervention, qui sera rapportée plus tard par Bartolomé de Las Casas dans sa monumentale *Histoire des Indes*, provoqua un scandale qui n'empêcha pas Montesinos de récidiver le dimanche suivant. Diego Colomb se plaignit de l'insolence des religieux auprès du roi Ferdinand. Le supérieur des franciscains d'Hispaniola, Alonso del Espinal, alla même en Espagne pour dénoncer l'intervention des dominicains. Antón Montesinos se rendit à son tour en Espagne pour justifier sa position. Le monarque ne se montra pas insensible aux arguments du religieux, et il convoqua une commission de théologiens et de juristes chargée d'examiner les problèmes soulevés par la conquête des « Indes ». Cette assemblée, réunie à Burgos, proposa un ensemble de mesures. Promulguées en décembre 1512, ces Premières lois des Indes réglaient partiellement le travail des Indiens, qui ne devait pas être excessif, interdisaient les mauvais traitements, mais ne supprimaient pas l'*encomienda*.

En Espagne, juristes et théologiens réfléchissaient aux conditions pouvant légitimer l'exploitation des Indiens. Ils reconnaissaient que les indigènes avaient le droit de résister aux conquérants tant qu'ils ne connaissaient pas la raison de leur venue. Mais comme celle-ci était sainte, puisqu'il s'agissait de l'évangélisation, il leur fallait se soumettre ou bien être privés de leur liberté et de leurs biens, puis être contraints au travail forcé.

À la demande du roi, le dominicain Matías de Paz, professeur de théologie à Valladolid, qui avait participé à l'assemblée de Burgos, composa un traité censé fonder en droit la domination espagnole sur l'Amérique. Intitulé

De l'autorité des rois d'Espagne sur les Indiens, ce texte affirme que le roi possède une véritable juridiction sur les Indes, car le pape lui a concédé ces terres pour qu'il puisse les évangéliser. On ne peut faire la guerre aux Indiens, dont la liberté naturelle n'est pas contestable, sans les avoir appelés à accepter qu'on leur expose la foi chrétienne, et il n'est pas souhaitable de les réduire en esclavage car cela les détourne de la vraie foi. En revanche, il est légitime de leur imposer des tributs, à condition que les exigences restent raisonnables.

Ces réflexions sont à la base de la rédaction du *requerimiento*, c'est-à-dire de la « mise en demeure » qui devait être lue aux peuples amérindiens lorsque les Espagnols les rencontraient pour la première fois. Composé en 1513 par Juan López de Palacios Rubios, un juriste de l'université de Salamanque très respecté, ce texte proclamait que le pape, qui était le souverain de tous les êtres humains, avait fait don aux Rois Catholiques des îles et de la Terre Ferme se trouvant au-delà de la mer Océane, de sorte qu'ils en étaient désormais les souverains légitimes. Les Indiens, devaient reconnaître l'autorité du roi d'Espagne et se soumettre à l'Église. Pour cela, ils seraient instruits de la « vérité ». S'ils refusaient, ils seraient châtiés par les armes et réduits en esclavage, avec leurs femmes et leurs enfants, et leurs biens seraient confisqués. Au-delà de son absurdité morale et de son hypocrisie, le *requerimiento* était naturellement incompréhensible pour les Indiens, et ce d'autant plus qu'il était lu depuis la proue d'un navire ou derrière un arbre, après le débarquement des Espagnols. Souvent, même, il n'était pas du tout prononcé.

Alors que la cour espagnole s'interrogeait sur le droit et les modalités de l'assujettissement des Indes, la conquête de Cuba battait son plein. Dans les troupes de Diego

Velázquez figurait un aumônier nommé Bartolomé de Las Casas. Débarqué à Hispaniola en 1502, le jeune homme était retourné en Europe en 1506 et avait décidé d'entrer dans les ordres. Il s'embarqua de nouveau en 1508 et rejoignit le corps expéditionnaire levé par Velázquez. Las Casas, qui avait entendu les sermons du dominicain Antón Montesinos, fut scandalisé par la violence extrême déployée par les conquistadores. Le 15 août 1514, il prononça un sermon devant les capitaines espagnols dans lequel il dénonçait le système de l'*encomienda*, lui-même déclarant renoncer aux Indiens qui lui avaient été confiés. De retour à Hispaniola, il se rapprocha des dominicains installés à Santo Domingo, qui l'invitèrent à rentrer en Espagne pour y défendre la cause des Indiens.

Las Casas s'embarqua en septembre 1515 avec le frère Antón Montesinos. Après avoir débarqué à Séville le 6 octobre, il fut présenté aux autorités dominicaines locales et au vénérable archevêque Diego de Deza qui, quelques années plus tôt, avait encouragé les voyages de Christophe Colomb. Las Casas décrivit au prélat le sort inhumain réservé aux Indiens, et celui-ci le recommanda à Ferdinand d'Aragon. Le souverain accorda une audience au jeune prêtre, qui se déroula à Plasencia. Aucune décision ne fut prise car le roi était très malade, et mourut d'ailleurs peu après. C'est dans ces circonstances que Las Casas entreprit, avec l'aide d'Antón Montesinos et du juriste Juan López de Palacios Rubios, la rédaction d'un *Mémoire des remèdes pour les Indes*, dans lequel il recommandait la suppression de l'*encomienda* et du travail forcé, et la création de villages indiens placés sous l'autorité de religieux. Ce texte était destiné au cardinal Cisneros, qui exerçait la régence depuis la mort de Ferdinand, et à Adrien d'Utrecht, le précepteur du prince Charles, désormais le nouveau Roi Catholique.

Le cardinal Cisneros, qui prenait la question très au sérieux, chargea trois hiéronymites, moines appartenant à un ordre très respecté en Espagne, de se rendre à Hispaniola pour y faire appliquer les propositions de Las Casas. Les trois moines et Las Casas embarquèrent en novembre 1516, mais leur mission n'eut guère d'effet sur les conditions de vie des Indiens.

Au cours des années suivantes, Las Casas poursuivit son entreprise d'évangélisation des Indiens, tout en encourageant la fondation de villages peuplés de laboureurs espagnols. En 1523, il prit l'habit dominicain, sous lequel il devait continuer son œuvre. Bien plus tard, après de nombreux voyages, il écrivit l'histoire terrible de la conquête espagnole. Dans sa *Très brève relation de la destruction des Indes*, publiée en 1552, il décrit des peuples doux et pacifiques, exterminés par des envahisseurs démoniaques :

C'est chez ces tendres brebis, ainsi dotées par leur créateur de tant de qualités, que les Espagnols dès qu'ils les ont connues, sont entrés comme des loups, des tigres et des lions très cruels affamés depuis plusieurs jours. Depuis quarante ans, et aujourd'hui encore, ils ne font que les mettre en pièces, les tuer, les inquiéter, les affliger, les tourmenter et les détruire par des cruautés étranges, nouvelles, variées, jamais vues, ni lues, ni entendues. J'en dirai quelques-unes plus loin ; elles ont été telles que sur les trois millions de naturels de l'île Espagnole que nous avons vus il n'y a même plus deux cents aujourd'hui.

L'île de Cuba, qui est à peu près aussi longue que la distance de Valladolid à Rome, est aujourd'hui presque entièrement dépeuplée. [...]

Au cours de ces quarante ans, plus de douze millions d'âmes, hommes, femmes et enfants, sont morts injustement à cause de la tyrannie et des œuvres infernales des chrétiens. C'est un chiffre sûr et véridique. Et en réalité je crois, et je ne pense pas me tromper, qu'il y en a plus de quinze millions⁶.

La destruction des peuples caraïbes entraîna une crise de l'économie des îles. La pénurie de main-d'œuvre à Hispaniola, puis rapidement à Cuba, provoqua la fuite en avant des Espagnols.

Vers le continent

On savait qu'il existait d'autres terres à l'ouest de la mer des Caraïbes. Durant son troisième voyage (1498), Christophe Colomb avait longé les côtes du Venezuela avant d'accoster à Hispaniola, et lors de son ultime périple (1502-1504), il avait suivi le littoral de l'isthme méso-américain du nord au sud (Honduras, Nicaragua, Costa Rica et Panama). Entre-temps, en janvier 1500, Vicente Yáñez Pinzón, le plus jeune des trois frères qui avaient accompagné Colomb dans son premier voyage, avait découvert le territoire brésilien au niveau de Cabo de Santo Agostinho, et il avait ensuite remonté la côte jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque. Peu après, le Portugais Pedro Álvares Cabral, qui faisait voile vers l'Inde, s'était lui aussi égaré sur la côte brésilienne, mais plus au sud que Pinzón. Le 22 avril 1500, il jeta l'ancre en un lieu qu'il baptisa Monte Pascoal. Le lendemain, quelques Portugais débarquèrent et rencontrèrent des Indiens. Le 24, la flotte accosta une soixantaine de kilomètres plus au nord, à Porto Seguro. Après avoir élevé une immense croix, Cabral prit possession de cette terre au nom du roi Manuel I^{er}. Il s'était assuré qu'il se trouvait à l'est de la ligne séparant les zones portugaise et espagnole établie par le traité de Tordesillas de 1494, à savoir le méridien situé à 370 lieues (1 770 km), à l'ouest des îles du Cap Vert. Il reprit ensuite son voyage

vers le sud, suivant la côte pendant quelques jours avant d'obliquer vers l'est.

Nul ne savait jusqu'à quelle latitude descendait ce qui était très certainement un immense continent, ni jusqu'où il pouvait s'étendre en longitude. Sur un magnifique planisphère réalisé en 1502 par un agent du duc de Ferrare nommé Alberto Cantino, apparaissent non seulement les îles des Antilles, mais aussi la côte vénézuélienne, assez précisément, puis la côte brésilienne, de façon beaucoup schématique, avec quelques noms : au nord le cap San Jorge, puis Porto Seguro et au sud le cap de Santa Marta.

D'autres navigateurs commençaient à longer les côtes américaines. Juan Díaz de Solís lança une expédition qui le mena sur les côtes du Yucatan en 1506-1507, avant d'accomplir un voyage le long des côtes vénézuéliennes en 1508, de concert avec Vicente Yáñez Pinzón. Le roi Ferdinand confia l'administration de ces terres à deux gouverneurs : la Nouvelle Andalousie, c'est-à-dire l'est du Venezuela, l'ouest de la Guyane et le nord du Brésil, fut donnée à Alonso de Ojeda, et la province de Veragua, c'est-à-dire le nord de la Colombie, le Panama, le Costa Rica et le Nicaragua, revint à Diego de Nicuesa. Les Espagnols élevèrent un fort sur la côte orientale du golfe d'Urabá, mais la plupart d'entre eux furent tués par les Indiens. Les rescapés, désormais menés par un soldat originaire d'Estrémadure nommé Vasco Núñez de Balboa, se déplacèrent vers l'ouest, à la recherche d'une zone moins hostile. En septembre 1510, ils s'établirent à Santa María la Antigua del Darién, qui est considérée comme la première cité fondée par les Espagnols sur le continent. C'est à partir de ce site que Balboa lança une expédition

à travers l'isthme de Panama. Il devait parvenir à l'océan Pacifique en septembre 1513.

Renommée Castille d'Or, la région fut confiée à Pedro Arias Dávila. Après avoir participé à la conquête de Grenade, ce capitaine expérimenté et impétueux avait combattu sous les ordres de Pedro Navarro lors de la campagne marocaine lancée par Ferdinand d'Aragon, de 1508 à 1511. Dávila quitta Sanlúcar de Barrameda le 11 avril 1514 avec 23 navires emportant environ 2 000 hommes. Il mena des expéditions contre les Indiens autour du golfe d'Urabá, et quelques années plus tard, il devait fonder la ville de Panama, sur la côte pacifique, qui supplanta rapidement Santa María. C'est à partir de ce port que la conquête du Pérou fut entreprise.

Un autre navigateur, Juan Díaz de Solís, rassembla une flottille de trois navires qui quitta Sanlúcar de Barrameda le 8 octobre 1515 pour partir à la recherche du passage vers l'Asie. Il longea les côtes du Brésil et parvint à l'embouchure du Río de la Plata en février 1516. Solís fut tué dans un affrontement avec les Indiens alors qu'il explorait les abords du fleuve. L'un des bateaux coula peu après et seuls deux bâtiments firent leur retour à Séville en septembre 1516.

Pendant ce temps, les Espagnols installés à Hispaniola et Cuba rongeaient leur frein. Les populations indigènes ayant été décimées, les îles ne fournissaient plus la main-d'œuvre nécessaire à l'exploitation des champs et des mines. Or les colons ne concevaient pas de devoir travailler eux-mêmes. Le gouverneur de Cuba, Diego Velázquez, qui vivait fastueusement, importait des esclaves africains pour remplacer les Indiens. Il encourageait également les expéditions vers les côtes mexicaines, dans le but de trouver de l'or, et non de coloniser de nouvelles terres.

La tension était d'autant plus forte que les Espagnols étaient de plus en plus nombreux (environ 10 000 à Hispaniola) et toujours aussi avides. Nombre d'entre eux ne bénéficiaient pas de l'*encomienda*. Bernal Díaz del Castillo, un jeune Castillan d'une vingtaine d'années, qui avait débarqué à Cuba en 1514 après avoir accompagné Pedro Arias Dávila dans l'isthme mésoaméricain, rapporte le sentiment de frustration qui accablait les colons à qui l'on avait fait miroiter une *encomienda* : « En ajoutant aux journées que nous passâmes en Terre-Ferme le temps que nous perdîmes à attendre vainement les Indiens qu'on nous avait promis, trois ans s'écoulèrent sans que nous fissions absolument rien qui mérite d'être conté⁷. » Miné par l'oisiveté et rêvant de richesses, Bernal Díaz participa en 1517 à l'expédition lancée par Francisco Hernández de Córdoba qui parvint à la péninsule du Yucatán, et l'année suivante il s'engagea dans l'aventure mexicaine de Cortés, dont il devait faire le récit. À moins que l'*Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne* n'ait en réalité été rédigée par Cortés lui-même, qui serait alors l'auteur du récit de ses propres exploits. C'est ce que soutient Christian Duverger, qui considère que Bernal Díaz n'avait pas la culture nécessaire à la rédaction d'un tel ouvrage et qu'il ne pouvait pas être informé de tous les événements qui y sont rapportés.

Hernán Cortés avait débarqué à Hispaniola en 1504, après avoir étudié en Espagne. Ses connaissances lui permirent de devenir notaire dans le Nouveau Monde. Bien qu'il ait servi Velázquez à Cuba depuis 1511, il entendait relancer l'entreprise de conquête. Cortés s'embarqua secrètement à Santiago de Cuba, le 18 novembre 1518, pour partir en expédition avec une flottille de onze bâtiments. Une nouvelle histoire commençait.